

Un Institut d'Histoire

Causerie prononcée au club Richelieu de Montréal, le 14 octobre 1948

Lionel Groulx

Volume 2, numéro 3, décembre 1948

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801497ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801497ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Groulx, L. (1948). Un Institut d'Histoire : causerie prononcée au club Richelieu de Montréal, le 14 octobre 1948. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 2(3), 472–479. <https://doi.org/10.7202/801497ar>

UN INSTITUT D'HISTOIRE

(Causerie prononcée au club Richelieu de Montréal, le 14 octobre 1948)

Messieurs,

Je comparais aujourd'hui devant vous, d'abord pour m'accuser d'avoir cédé, avec quelques amis, à la manie très contemporaine et canadienne de fonder un Institut. Et ce qui n'est pas pour atténuer notre faute: cet Institut est un Institut d'Histoire et nous avons succombé à la manie non moins contemporaine de fonder une revue. Et l'un et l'autre, nous les avons fondés vivants et viables, puisqu'après un an et six mois environ, en dépit de leur pauvreté congénitale et des inévitables rationnements, ils n'ont pas encore succombé à la mortalité infantile.

Notre audace pourrait peut-être s'autoriser de quelques motifs. Les Canadiens français ont marqué, en ces derniers temps, des avances notables en maints domaines: dans les affaires, la finance, l'industrie, le commerce, dans l'organisation coopérative, même dans le champ intellectuel; ils ont réorganisé leurs universités; des facultés nouvelles ou presque entièrement renouvelées ont pris un considérable essor: telles les facultés des sciences, des sciences sociales et politiques, et même d'autres, simples facultés de culture: Philosophie, Lettres. Aux Lettres, un enseignement a surgi de toutes pièces: l'enseignement de l'histoire, et en particulier, de l'histoire du Canada.

Que cela aussi marque un progrès d'envergure, — ai-je besoin de le démontrer à cet auditoire, aux membres de clubs qui se sont donné pour patron Richelieu, le premier grand personnage de France qui s'est occupé intelligemment du Canada? On ne prend plus guère au sérieux les boutades de M. Valéry contre l'histoire et les historiens, depuis que l'idolâtrie valérienne semble en voie de passer comme toutes les fièvres et qu'on ne trouve plus si merveilleux le fameux poncif: « Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles », poncif qui, avant d'être un poncif valérien, n'était depuis longtemps, hélas, qu'un poncif d'historien. Une erreur grossière serait de se figurer l'histoire si aveuglément établie dans le passé que, par d'imperméables cloisons, elle nous isolerait du présent et de l'avenir. L'histoire le voulût-elle que ce compartimentage du temps lui serait impossible. Et la raison en est qu'en nous révélant le passé, elle nous révèle du même coup, et nous rend intelligible, le présent, notre présent, car

enfin et malgré que nous en ayons, nous sommes faits d'autant de passé que de présent; et ce passé, nous ne pouvons l'arracher ni de la texture de notre esprit, ni même de nos veines qu'en nous vidant, le plus souvent, du meilleur de nous-mêmes. Que la chose, en effet, nous plaise ou ne nous plaise pas, nous sommes une résultante, un aboutissant d'histoire. Dans les vivants que nous sommes, survivent combien de morts qui nous expliquent ?

Pour des raisons analogues, l'histoire est, malgré soi, sans qu'elle y prétende ni s'y applique, maîtresse d'avenir. Elle donne le sens du continu dans la vie de l'humanité, ce que l'on appelle parfois le sens de l'évolution, sens qui a la face tournée vers l'avenir autant que vers le passé. En révélant un peuple à soi-même, ne lui apprend-elle pas « ses possibilités », ses aptitudes, et du même coup, les limites autant que la frontière extensible et légitime de ses ambitions ? C'est, par observation historique, par exemple, que Richelieu, votre patron, pouvait écrire de ses compatriotes : « Les Français sont capables de tout, pourvu que ceux qui les commandent, soient capables de bien enseigner ce qu'il faut qu'ils pratiquent ». Et n'est-ce pas encore par le même enseignement qu'un peuple de l'ère moderne, né chrétien, apprendra qu'engagé par sa foi dans le drame de la Rédemption, il ne peut avoir qu'un destin sacré ? On dit volontiers qu'on ne fait ni économique ni politique contre la géographie. On n'en fait pas davantage contre l'histoire; et s'il est une vérité qu'enseigne l'indispensable magistère, c'est qu'en économie comme en politique, tout contresens historique se paie cruellement. « Toute grande destruction, toute sédition de l'individu, toute rupture brutale avec le passé », disait Bainville, « sont également funestes pour la civilisation ».

L'histoire, sans doute, n'a pas réponse à tout. Et, encore ici, le grand réaliste qu'était Richelieu, le savait bien, lui qui a écrit : « Il y a certaines choses aux événements desquelles toute sorte de prudence ne peut pourvoir, parce qu'il n'est pas permis de les prévoir ». Mais c'est le même Richelieu qui, en tête de ses *Maximes d'État*, dédiées à son roi, écrit que les glorieux succès de Louis XIII l'« obligeaient à lui faire son histoire, tant pour empêcher que beaucoup de circonstances, dignes de ne mourir jamais dans la mémoire des hommes, ne fussent ensevelis dans l'oubli... qu'afin que le passé servit de règle à l'avenir ». L'histoire a été et restera, pour l'humanité, la maîtresse irremplaçable d'expérience, non en ce sens, par trop suspect, que l'histoire se répète, mais en ce sens que des causes analogues produisent invariablement des conséquences analogues. Un homme qui ne saurait rien ni de son ascendance ni de sa naissance, serait à soi-même une constante énigme. Et nous savons trop le cas désolant de ces enfants ou adolescents sortis des « crèches » et qui entrent dans la vie, sans même ce bout d'histoire qui leur dirait de quel père et de quelle mère ils sont. Combien diffèrent l'homme de la rue, selon qu'en sa conscience, il se sait ou ne se sait pas entraîné dans l'aventure commune d'une de ces réalités qu'on appelle une nation historique ! De même un peuple qui n'aurait pas d'histoire ou qui n'en saurait rien — ce qui est un peu la même chose — qui ignorerait qu'il

est, d'où il vient, sur quelle route il est engagé, ce peuple en viendrait forcément, comme les primitifs, à se forger un passé de légendes ou serait le peuple le plus désaxé et le plus malheureux du monde. Voyez d'ailleurs avec quel instinct irrésistible aux heures de crise, les peuples, petits ou grands, sentent le besoin de se cramponner à leur meilleur passé comme à la suprême bouée de sauvetage. A Henri Massis, chargé en 1940, après la débâcle de la France, d'une sorte de ministère de la jeunesse, on demandait : « Par quoi allez-vous commencer ? » Il répondit : « Je vais commencer par réapprendre aux petits Français l'histoire de la France ».

Vous étonnerez-vous alors de la part faite, dans toutes les universités du monde, dans toutes les écoles de haut savoir, même celles de l'esprit le plus pragmatiste, à la culture historique ? Les hautes raisons que je viens d'exposer, mises de côté, on n'oublie pas, entre autres choses, dans ces milieux, — ainsi que l'affirmaient récemment les professeurs des universités catholiques de France, dans les Journées universitaires d'Aix-en-Provence, — que l'histoire « est un indispensable élément de culture, une prise de possession par l'homme de son humanité ». On n'oublie pas davantage que l'histoire nationale, dûment écrite, atteste l'existence de la nation, tout autant que son droit, son art ou sa littérature. Les collectivités humaines, le moins évoluées, possèdent leur histoire. Le Canada français, à peine né, possédait la sienne, dans l'œuvre du Père de Charlevoix, et, plus tard, dans celle du docteur Jacques Labrie, ouvrage en trois ou quatre volumes in-octavo, écrit aux environs de 1830. Mais l'Histoire de Charlevoix n'était pas l'œuvre d'un Canadien et celle de Labrie venait de disparaître dans le feu de Saint-Benoît, en 1837. Et voilà pourquoi, il y a 110 ans, Lord Durham, qui savait par quels arguments on peut déclarer un peuple indigne de vivre, concluait, contre les Canadiens français, sa terrible charge, par cette finale méprisante : « C'est un peuple sans histoire et sans littérature ».

On n'oublie pas, enfin, dans les institutions de haute culture, que la pratique ou la fabrication de l'histoire constitue l'un des plus nobles exercices et l'un des plus subtils de l'intelligence humaine et que, par conséquent, elle contribue, pour sa part, à doter un pays de son élite intellectuelle. Science ou pas science, au sens rigoureux du mot, elle n'est pas si au-dessous des sciences de laboratoire. Par les vastes connaissances qu'elle requiert de l'historien, par sa technique rigoureuse et compliquée, par son travail d'analyse ou de critique, par l'effort de psychologie et par la tension intellectuelle qu'elle exige pour arracher aux documents leur contenu de vérité, pour percer le caractère des hommes et leurs mobiles secrets, d'un mot, pour opérer une reconstruction organique de tous les aspects du passé humain, aspects politique, économique, social, culturel, spirituel, et marquer à chacun de ces aspects son rôle ou son efficence dans l'enchevêtrement de la vie collective, l'histoire intégrale réclame de celui qui s'y adonne, au sentiment du maître Louis Halphen, « une forte préparation et des qualités d'esprit analogues à celles que nécessite la pratique des autres disciplines

scientifiques ». (*Introduction à l'Histoire*, p. 26). Vous admirez le géologue qui, découvrant dans les entrailles de la terre, les ossements dispersés et à moitié détruits d'un monstre gigantesque de l'époque tertiaire, réussit, à force d'intuition et de science biologique, à en reconstituer l'énorme squelette. Admirez non moins et même davantage l'œuvre de l'homme qui travaillant sur cette matière autrement vaste, mouvante et complexe, qu'est le sillage d'un peuple ou de l'humanité à travers le temps, recoud lambeaux par lambeaux le passé des hommes, redonne aux siècles disparus leur vrai visage et, par leur déroulement, compose l'un des spectacles les plus profitables et les plus passionnants qui puisse, à coup sûr, s'offrir à l'intelligence humaine.

* * *

Jusque vers 1920, l'on n'enseignait point l'histoire dans nos universités, encore dépourvues de véritables facultés de Lettres. En 1915, date où la première, l'Université de Montréal fonda sa chaire, l'histoire du Canada est absente des programmes de notre enseignement supérieur depuis un demi-siècle, soit depuis la mort de l'abbé Ferland, en 1865. C'est dire en quel état, par voie de conséquence, cette discipline était tombée dans notre enseignement primaire et secondaire et en quelle désolante estime le public la pouvait tenir. Pour reprendre un mot d'André Tardieu, à propos de la France: Nous étions passablement « devenus un pays unique en son genre, qui professe la haine de son passé ». Nous possédions d'excellents amateurs d'histoire; nous avions peu d'historiens de métier. Rare et maigre restait donc chez nous la production historique. Et je vous prie d'en croire le sentiment humilié d'un professeur d'histoire d'Université canadienne-française, obligé, pour la moindre bibliographie dictée à ses étudiants, de citer, contre un ouvrage en langue française, trois ou quatre ouvrages en langue anglaise, parmi lesquels, du reste, il s'en trouve d'excellents. Au surplus, peu ou point groupés, nos rares historiens dispersaient leurs travaux ou leur collaboration dans les périodiques anglo-canadiens ou en des revues françaises de simple littérature. Notre *Bulletin des recherches historiques* existait depuis nombre d'années, et il nous a rendu d'incalculables services. Mais où trouver la véritable revue d'histoire, revue spécialisée, avec études originales, fouillées, écrites selon toutes les lois du métier, revue d'assez d'autorité pour s'ériger en critique compétente de l'historiographie? Bref: point d'école ou mieux, point d'équipes d'historiens pour attester notre présence en un secteur de haute culture; et pas davantage d'« organe » ou de périodique pour témoigner, devant le monde intellectuel, de l'existence de cette équipe d'historiens et en état de conquérir droit de cité dans toutes les grandes bibliothèques et dans le monde universitaire.

Ces lacunes sont comblées, osons-nous croire, depuis 1946, soit depuis un peu moins de deux ans. Nous avons fondé l'« Institut d'Histoire de l'Amérique française », institut libre, fondation d'initiative privée. Pour-

quoi d'*Amérique française*? demanderez-vous. Pourquoi cette limitation? Parce que, en histoire, le champ est tellement vaste qu'il faut, bon gré mal gré, se limiter et que, d'ailleurs, le fait français est l'un des faits majeurs de l'histoire du Nouveau-Monde et y forme bloc à part. Et pour sûr est-il aussi et surtout un fait majeur de l'histoire du Canada, qui reste incompréhensible sans l'histoire du fait français. L'Institut groupe à peu près tous les historiens de métier de chez nous. On en peut juger par le personnel de son administration et de son comité de direction. On en peut juger aussi par la famille de ses membres-correspondants, au nombre de 38 à date, venus d'eux-mêmes pour la plupart à l'Institut et recrutés dans toutes les parties du Canada, aux États-Unis, aux Antilles, en France et même ailleurs. En France, l'Institut se fait gloire d'avoir attiré à lui Monsieur Delafosse, archiviste en chef des Archives de la Charente-Maritime (La Rochelle), Monsieur Claude de Bonnault et un maître comme Monsieur Pierre Gaxotte. Du Caire (Égypte) lui est venu Monsieur Gabriel Debien, spécialiste de l'histoire des Antilles françaises. L'Institut compte aussi des membres-correspondants parmi les historiens anglo-canadiens qui s'intéressent au fait français, parmi lesquels Monsieur George F.G. Stanley, professeur à l'Université de la Colombie britannique et notre excellent ami, Gordon O. Rothney, de Sir George Williams College, qui fait même partie de notre Comité de direction. L'Institut a vu également se grouper autour de soi, à titre de sections, les plus importantes de nos Sociétés historiques: celle de Saint-Boniface (Manitoba), celle du Nouvel-Ontario, celle de Québec, celle de Nicolet, celle du Saguenay, de Rigaud et la Société historique franco-américaine.

Encore dès sa première année, l'Institut a institué, sur l'histoire de l'Amérique française, un cours annuel de cinq leçons données jusqu'ici à l'Université de Montréal et confié à des spécialistes. En 1947 le professeur a été le Père Jean Delanglez de Loyola University, de Chicago, qui nous a raconté *La Vie et les Voyages de Louis Jolliet*. En 1948, M. l'abbé Antoine d'Eschambault, du Manitoba, nous a donné un *La Vérendrye*; en 1949, le professeur ne sera nul autre que M. Pierre Gaxotte qui nous parlera, croyons-nous, de la *Politique coloniale de la monarchie sous Louis XIV et Louis XV*.

Toujours, dès notre première année, nous avons fondé ce que nous appelons: les « Études de l'Institut d'Histoire de l'Amérique française »: publication d'une série d'ouvrages d'histoire scientifique et jugés tels par un comité d'experts. L'Institut a débuté avec *Iroquoisie*, premier tome d'un ouvrage de haute valeur de M. Léo-Paul Desrosiers. Pour publier la suite de *Iroquoisie*, une édition française de *Life and Voyages of Louis Jolliet*, du Père Delanglez, s.j., le *La Verendrye* de l'abbé d'Eschambault, et surtout le *François Bigot*, déjà prêt de Monsieur Guy Frégault, l'Institut attend, à défaut d'un ou de quelques mécènes, l'abaissement du coût d'impression, coût prohibitif qui contraint le commun des auteurs à faire au public don gratuit de leurs ouvrages et à y ajouter le vœu de pauvreté. Aux dernières nouvelles, j'apprends que M. Frégault a pu se trouver un imprimeur et que

François Bigot paraîtra aux *Études de l'Institut d'Histoire de l'Amérique française*, en décembre prochain et à un prix presque abordable.

Et l'Institut, au lendemain même de sa naissance, a fondé une revue: *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, revue trimestrielle de 164 pages par livraison. Cette revue, grave, austère, qui ne publie que des articles de spécialistes, n'en a pas moins atteint, presque sans propagande, plus d'un millier d'abonnés. Et ces abonnés d'où viennent-ils? Du Canada, sans doute, mais aussi des États-Unis: et par exemple, de la Bibliothèque de la Ville de New-York; d'Angleterre: de la Bibliothèque de l'Université de Londres; de Paris: de la Bibliothèque Nationale; nos abonnés nous viennent encore de Rome, des Antilles, du Venezuela, et voire de l'Afrique du Sud.

Nous voulions une revue de caractère scientifique. Avons-nous réussi? Permettez-moi de vous citer quelques témoignages. Je les cite à l'aise puisqu'il s'agit, non d'un succès individuel, mais collectif, témoignages que la Revue, du reste, a déjà publiés. C'est un spécialiste, le Père Léon Pouliot, provincial des Jésuites qui nous écrit:

« C'est donc en pleine connaissance de cause et après avoir lu que je vous offre mes sincères félicitations pour les deux premières livraisons de la *Revue*. En fondant l'Institut et la *Revue*, vous avez rendu un immense service aux Canadiens français et à l'Histoire ».

M. Adolphe Robert, de Manchester, N.-H.:

« J'ai reçu la *Revue d'Histoire de l'Amérique française*. Permettez que je vous adresse mes félicitations pour sa belle tenue extérieure et pour le choix des sujets qui y sont traités. Je ne connais pas de revue au Canada français qui puisse lui être comparée ».

De M. Roger Duhamel, dans *Montréal-Matin*:

« Nous avons une grande revue d'histoire... Elle s'ajoute aux trop rares revues vraiment scientifiques, d'allure universitaire que nous possédions. Nous n'avons plus à envier nos concitoyens de langue anglaise, qui disposent depuis plusieurs années de la *Canadian historical Review*, précieuse à plusieurs égards, mais beaucoup moins vivante que la *Revue d'Histoire de l'Amérique française*... »

De l'abbé Armand Yon qui écrit de Paris:

« Parlons plutôt de votre Revue... Je puis vous dire qu'elle a été accueillie très favorablement par les érudits français. On m'en a dit grand bien à la B.N. (Bibliothèque Nationale) ».

De M. George F. G. Stanley, de British Columbia University (Vancouver):

« Vous avez rendu un grand service à l'étude de l'histoire par l'organisation de l'Institut, et je compte comme un privilège d'être inscrit parmi les membres-correspondants ».

De M. Pierre Gaxotte (Paris):

« La Revue est excellente; j'ai lu avec soin les deux numéros que j'ai reçus; ils sont solides, remplis de choses intéressantes; le dessein de l'entreprise apparaît dans toute son ampleur et je crois que, dès maintenant, on peut considérer la Revue comme un succès scientifique ».

De la *Société de l'Histoire des Colonies françaises* (43, rue Cambon, Paris) qui nous propose un échange avec la *Revue d'Histoire des colonies*, la secrétaire écrit:

« Je vous serais personnellement obligée de vouloir ...m'indiquer dans quelles conditions nous pourrions nous procurer, pour la bibliothèque de la Société, les numéros déjà parus de votre remarquable Revue ».

Enfin de M. Héroux, du *Devoir*, à propos d'un article de *La Liberté*, grand journal catholique de Fribourg (Suisse), sur la fondation de l'Institut et de sa Revue:

« L'heure ne tardera pas où la *Revue* particulièrement nous servira d'ambassadrice auprès du public européen, où elle devra trouver sa place dans toutes les bibliothèques importantes de là-bas ».

* * *

Voilà, Messieurs, ce qu'ont accompli, en moins de deux ans, une poignée d'hommes convaincus qu'il est des domaines — et le domaine de l'histoire est de ceux-là — d'où les Canadiens français ne peuvent être absents, sans un humiliant aveu d'impuissance. Par quels miracles ces quelques hommes ont-ils fait naître et fait vivre une entreprise de cette envergure? Je ne vous le cacherai pas: par les moyens classiques chez nous: générosité de quelques amis, dévouement absolument gratuit de tous les ouvriers de l'œuvre, depuis le président jusqu'au moindre collaborateur, et jusque à la mise sous enveloppe et jusque à la mise à la poste de la Revue. Je ne tends pas la main. J'ose vous demander toutefois votre intelligente sympathie. Le Père Lejeune, missionnaire jésuite en Nouvelle-France, il y a trois siècles, disait de votre patron, le Cardinal de Richelieu, qu'il avait un esprit « capable d'animer quatre corps ». J'ai pensé que, de leur souffle sympathique, les clubs Richelieu seraient capables d'animer, à part eux-mêmes, un petit corps comme l'Institut d'Histoire de l'Amérique française.

Je le souhaiterais, encore une fois, pour l'avenir et la gloire de notre commun héritage. Les temps actuels invitent aux pensées apocalyptiques. On se demande si la civilisation occidentale ne va pas s'effondrer, sous une nouvelle invasion de Barbares ou dans quelque autre cataclysme prochain. Quoi qu'il advienne, on peut penser aussi, qu'un jour ou l'autre, une humanité qui se sera retrouvée, entreprendra de reconstruire, comme on l'a déjà fait tant de fois, les civilisations mortelles et trépassées. Et alors, on découvrira qu'il y eut ici, à une époque que l'on dira lointaine, une Amérique dite

française qui eut beau et noble visage. Et nous voudrions faire que l'on pût aussi découvrir, vers le nord de ce continent, un petit peuple français qui, dans tous les domaines, sans excepter l'histoire, aurait tenté d'escalader les plus hauts sommets de la culture.

Lionel GROULX, ptre.